

LE CENTRE A TREMBLÉ, LA PROVINCE A SUBI

Philippe PELLETIER (Université Lyon 2)

La façon dont les médias français ont traité le jour même de ce que les Japonais appellent désormais le « gigantesque séisme du Tôhoku » révèle comment l'Occident regarde ce pays. Dès que la nouvelle de l'énorme secousse fut connue, tout le monde s'est inquiété du sort de Tôkyô. Certes, le choc a été rude dans la plus grande mégapole du monde, les gratte-ciels ont tangué, le parking de Tôkyô Disneyland a été inondé, des vitres ont été brisées, des maisons fissurées, mais, le lendemain, les autorités japonaises ne recensaient officiellement que cinq morts pour le département de Tôkyô, autrement dit pas plus qu'un malheureusement banal accident de la route.

Mais cela n'a pas empêché pas les témoignages sensationnalistes et inutiles d'étrangers présents à Tôkyô d'affluer sur les ondes. La palme du ridicule est revenue à un journaliste du service public de la télévision française qui manifestement avait eu très peur, mais qui se demandait avec morgue et condescendance comment les Tôkyôtes, le soir-même, pouvaient-ils continuer à manger, boire dans les bars et même, pour certains, à draguer les jolies filles ! Diable, les Japonais seraient-ils des extra-terrestres pour vivre dans un pays manifestement diabolique, pour oser penser à la vie, à se sustenter, et plus si affinité, au lieu de prier silencieusement pour la Terre-Mère qui s'est montrée ingrate ?

En revanche, les informations sur ce qui s'est réellement passé sur le littoral du Tôhoku touché par le tsunami étaient délivrées au compte-goutte alors qu'un simple clic sur la Toile permettait d'en apprendre beaucoup. En effet, dès le 10 mars, jour d'un autre séisme dans la même zone, les services de surveillance étaient en alerte et sensibilisaient les populations. La JMA (Japan Meteorological Agency) annonçait « une semaine de vigilance ». Le lendemain, le jour du grand séisme, l'alerte au tsunami est immédiatement déclenchée sur les zones côtières, par sirènes et haut-parleurs. Les habitants, qui disposaient d'une demi-heure pour réagir, se sont réfugiés en masse sur les hauteurs, ce qui explique le faible nombre de morts dans ces régions, relativement, en fonction des connaissances actuelles, compte tenu également des 6,8 millions de personnes qui habitent la région du Tôhoku et des chiffres proportionnellement bien plus lourds des précédents désastres (143 000 morts et disparus pour le séisme du Kantô de 1923, 6 000 pour le séisme de Kôbe en 1995).

Autrement dit, les Japonais, bien organisés, ont fait face autant que possible au tsunami. Mais de ce fonctionnement collectif, prévoyant et bien organisé, limitant autant que faire ce peut les dégâts (les infrastructures routières ont tenu), nous n'en saurons quasiment rien. Tout pour Tôkyô, rien ou presque pour la province. Bientôt, tout cela sera occulté avec l'incident dans la centrale nucléaire de Fukushima qui pose un grave problème, et d'un autre ordre.

Le président français s'est mis au diapason de la commisération et du sensationnalisme en annonçant avec gravité que la France allait « voir comment faire parvenir des équipes, des avions et des moyens » aux Japonais, comme si ceux-ci vivaient encore dans une brousse reculée et à l'âge de pierre ! Les Japonais n'ont, heureusement, nul besoin des « avions français » (ou d'autres pays, d'ailleurs, sinon pour des motivations diplomatiques).

Décidément, le Japon n'a pas de chance. Il ne fait parler de lui que pour des catastrophes, rarement pour autre chose. De ce fait, il entre dans la rhétorique dominante sur les chocs et la fin du monde. En outre, les Japonais seraient décidément des êtres à part, passifs, mal organisés et assez fous pour vivre sur une telle terre. Dans ce miroir, l'Occident ne projette en fait que ses propres angoisses de mort, parfois à la limite du racisme.